

été plus haut suggéré, de tout le Canada ou une ou plusieurs provinces, telles négociations devant être conduites avec tout l'égard dû aux relations amicales qui règnent entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis et les obligations qui en découlent."

Le même M. Butterworth proposa, le 10 février 1889, une autre motion pour demander au gouvernement américain d'inviter les ministres et les députés canadiens à une grande assemblée qui aurait lieu le 1er mai de la même année. Il demandait aussi la formation d'une commission de soixante-quinze députés et sénateurs américains et une somme de \$150,000, afin de payer des dépenses de réception des délégués canadiens. Au sénat, M. Morgan faisait une proposition presque identique à celle de M. Butterworth.

Les deux propositions ont été défaites, mais M. Butterworth n'a pas perdu courage après cette double défaite. Il continue toujours de combattre en faveur de ses idées, puissamment aidé par M. Hitt.

Nous continuerons, dans une prochaine revue, le développement de notre thèse.

H. Hitt

A FLEUR DE GENÊT

A PROPOS D'AMITIÉ

C'est un parti pris, messieurs les hommes ne veulent pas admettre que les femmes puissent aimer d'amitié. Que voulez-vous ? tous les philosophes et les écrivains de tous les temps l'ont dit et l'ont écrit. O femmes, mes sœurs, faites-en votre deuil, résignez-vous, l'amitié, la véritable amitié, est la passion des grandes âmes, elle n'est possible que pour les natures d'élite. C'est nous dire assez clairement que les natures d'élite et les grandes âmes ne sont pas l'apanage de notre sexe. Oh ! ces hommes !... je serais bien curieuse de savoir combien de véritables amis on pourrait trouver parmi eux.

L'amitié est un sentiment élevé, parfait, désintéressé ; or, je vous le demande, est-ce que les femmes savent et peuvent être désintéressées... malgré les nombreux exemples de désintéressement que messieurs les hommes leur mettent sous les yeux ? L'amitié résiste à tout, survit à l'absence, sait souffrir sans se plaindre, cherche, désire et saisit avec empressement l'occasion de faire du bien, de consoler, etc., etc. Or, nous, pauvres femmes, savons-nous ce que c'est que le dévouement ? J'ai pourtant la ferme conviction que, sous ce rapport-là, nous pouvons vous rendre des points, messieurs.

Persistez donc, si vous y tenez, à nier l'amitié de la femme. Vous avez de bonnes raisons pour cela : tous les philosophes et les écrivains l'ont niée... ils ont nié bien d'autres choses... mais, qu'importe ! Cela fait si bien l'affaire des hommes d'aujourd'hui que les hommes d'autrefois aient ainsi parlé de la femme ; ils ont à leur disposition des idées toutes prêtes, des phrases toutes faites dont ils se font des armes et pour se défendre et pour nous attaquer. Mais si tous ces philosophes et ces écrivains ne se sont pas donnés plus de peine pour connaître le cœur de la femme que ne s'en donnent les hommes d'aujourd'hui, il n'est pas étonnant qu'ils se soient fourvoyés. Ce qu'ils ont dit et écrit leur a été inspiré par le dépit et la malice... tout comme ce que disent et écrivent bien des hommes de nos jours.

Denis Ruthban a nié lui aussi l'amitié de la femme, mais Denis Ruthban a reconnu ses torts ; il a fait amende honorable, et j'aime à croire qu'il ne le regrette pas.

A ce propos, Fleur de Genêt, laissez-moi vous dire que vous vous trompez en croyant que j'avais confondu l'amitié avec l'amour lorsque j'ai protesté contre l'article de Ruthban intitulé "Amitié de femme." J'avais bien lu, bien vu, bien compris et je vous prie de croire, aimable Fleur de Genêt, que je connais parfaitement bien la différence qui existe entre l'amour et l'amitié. Donc, je n'ai rien confondu du tout et... Denis Ruthban le sait

bien. S'il a paru croire ou s'il a voulu faire croire le contraire c'est que... mais, voyons, Denis Ruthban est maintenant mon ami et... on ne trahit pas ses amis.

S'il avait été question d'amour, je serais restée muette. Ce sentiment-là ne s'analyse pas et ne se discute pas ; chacun le comprend et le juge d'après sa façon d'aimer, il y en a tant !... et vous en avez parfois de si étranges vous autres, messieurs, car, il faut bien le dire, en fait d'amour vous n'êtes pas aussi difficiles qu'en fait d'amitié. Vous savez bien vous contenter d'un ami, mais lorsqu'il s'agit de vos amours, la quantité prime souvent sur la qualité. Mais, passons, ce n'est là le sujet qui doit nous occuper ; il est question de l'amitié, n'y mêlons pas l'amour.

Donc, vous, Fleur de Genêt, vous y croyez à cette amitié... mais vous trouvez que les vrais amis sont rares. C'est très vrai, mais, voyez-vous, s'il en était autrement, l'amitié y perdrait peut-être de son prix et... vous n'y tiendriez plus autant.

Moi qui ne suis rien autre chose qu'un tout petit brin d'herbe, je crois à l'amour et je crois à l'amitié. Je crois à l'amitié chez les hommes parce que je connais des hommes qui savent aimer sans calculer et donner sans compter. Je crois à l'amitié chez les femmes (n'en déplaise à tous les philosophes passés, présents et futurs) parce que je connais des femmes qui, au besoin, sauraient briser, meurtrir leur cœur si le bonheur d'une amie le demandait. Je crois à l'amitié entre l'homme et la femme parce que... j'ai d'assez bonnes raisons pour cela.

Je ne comprends vraiment pas pourquoi les hommes sont si sévères, si injustes à notre égard. Ils agissent envers nous d'une façon véritablement indigne. Quand ils n'ont pas à notre adresse de ces phrases méchantes et cruelles, ils nous abreuvant de fades louanges, d'insipides compliments... c'est révoltant à la fin de toujours entendre dire que nous sommes incapables d'éprouver de ces sentiments qui demandent quelque peu de grandeur d'âme, de noblesse de cœur. Mon Dieu ! je sais bien que tout ce qui est grand, tout ce qui est beau, tout ce qui est noble, tout ce qui est vrai ne peut se rencontrer à chaque pas... mais, enfin, les cœurs qui savent aimer, je vous assure, messieurs, qu'il n'est pas plus difficile de les rencontrer dans nos rangs que dans les vôtres. Car, après tout, vous le savez bien, nous valons autant que vous... quand nous ne valons pas mieux. Mais vous ne l'admettez jamais... vous avez trop d'orgueil pour cela, et puis en renonçant à nous railler, à dire du mal de nous, vous perdriez une belle occasion de faire de l'esprit... et ce serait grand dommage !

Continuez donc, grands et nobles cœurs, continuez à ne voir briller qu'en vous la douce lueur des affections pures et désintéressées, en vous seuls aussi l'ardeur du dévouement, la joie du sacrifice, enfin tous ces grands et beaux sentiments qui ne peuvent être compris et éprouvés que par les âmes assez nobles et assez grandes pour les contenir.

Nous réserverez-vous, du moins, la faculté d'admirer ? Oui, sans doute, car au besoin vous pourriez y trouver votre compte.

BRIN D'HERBE.

L'OPÉRA FRANÇAIS A MONTRÉAL

Le théâtre Empire, remis à neuf et parfaitement décoré, ouvre ses portes et va, pendant tout l'hiver, nous donner des représentations françaises d'opéra, d'opéra comique, d'opérettes, comme aussi des drames et des comédies.

Nous espérons que cette tentative aura du succès auprès de notre population, qui n'a eu, jusqu'à ce jour, que de rares occasions d'entendre les chefs-d'œuvre de la scène française autrement que par des adaptations souvent assez mal réussies.

On nous promet en grand opéra, le *Faust*, la *Lucie*, *Carmen*, le *Trouvère*, la *Traviata*, en opéra comique, le *Voyage en Chine*, les *Mousquetaires au Couvent*, puis toutes les célèbres opérettes d'Offenbach, de Lecoq et d'Audran.

La Comédie et le Vaudeville ne sont pas moins bien choisis. Nous aurons : le *Voyage de M. Per-*

richon, un chef-d'œuvre, le *Chapeau de paille d'Italie*, l'abbé Constantin.

Toutes les pièces que je viens de citer sont telles que les jeunes filles pourront parfaitement les entendre. Le *chapeau de paille d'Italie*, en matinée, sera la joie des enfants.

La pièce de début, la *Fille du Tambour Major*, a été un des grands succès d'Offenbach. La scène se passe en Italie, au moment de sa conquête par Bonaparte. L'intrigue est simple, le dialogue amusant, la musique gaie et facile. L'entrée des Français à Milan, aux sons du *Chant du Départ*, avec le drapeau tricolore déployé, sera le clou de la soirée.

On nous assure que le personnel de la troupe française est excellent dans son ensemble, et que les décors ne laissent rien à désirer.

Nous rendrons compte à nos lecteurs des représentations qui commenceront, et souhaitons à la compagnie française et à ses directeurs tous les succès que mérite l'intelligente tentative qui charmera nos longues soirées d'hiver.

STRAPONTIN.

L'EMPEREUR GUILLAUME A METZ

(Voir gravure)

La visite que l'empereur d'Allemagne vient de faire à Metz devait déjà avoir lieu, l'année dernière, et a été empêchée, si on s'en souvient, par l'épidémie cholérique qui régnait alors.

Mais si, l'année dernière, la présence du souverain d'Allemagne en Lorraine ne devait avoir qu'un but purement militaire, elle a revêtu, cette fois, un caractère politique très prononcé, grâce à la présence du prince de Naples. Nous n'avons pas à rappeler les commentaires auxquels cette démonstration de l'Italie officielle a donné lieu dans la presse des deux côtés des Alpes. Le fait de la participation du prince royal d'Italie aux manœuvres impériales, en Alsace Lorraine, est désormais acquis.

C'est le 3 septembre que Guillaume II est arrivé, par le train spécial, à Metz, ou mieux à la gare de Devant-les-Ponts, petites stations aux portes de Metz. Le prince d'Italie se trouvait dans le même train que le monarque allemand.

Accompagné du prince de Naples, l'empereur s'est rendu directement dans la plaine du Ban-Saint Martin, vaste polygone qui sert ordinairement de champ de manœuvres et où les troupes du 16e corps étaient disposées en carré pour le service divin en plein air. Au centre, on avait dressé une tente pour l'empereur et, devant, un autel pour le service liturgique. A droite et à gauche de l'autel se tenaient les porte-drapeaux et porte-étendards de tous les régiments prenant part à la cérémonie. La suite de l'empereur et les officiers d'état-major se tenaient des deux côtés de la tente impériale faisant face au fort de Saint-Quentin. Comme coup d'œil d'ensemble, cette cérémonie militaire se déroulant au milieu d'un silence religieux ne manquait pas de grandeur. Pendant l'office, le prince de Naples se tenait aux côtés de l'empereur sous la tente impériale.

Immédiatement après le service, l'empereur, portant l'uniforme des hussards rouges de la garde, après avoir passé à cheval devant les troupes, s'est placé à leur tête et a fait son entrée solennelle à Metz.

L'année dernière, Guillaume II s'était proposé d'inaugurer la statue équestre élevée à l'Esplanade à son aïeul Guillaume Ier, et dont il avait posé la première pierre. N'ayant pu présider cette cérémonie, il a voulu, cette fois, donner au monument une sorte de consécration militaire en faisant défiler les troupes du 16e corps devant la statue. Lui-même, le prince de Naples à pied à ses côtés, se tenait avec sa suite à cheval devant le monument, pendant que les troupes, en colonne de bataillon, défilaient aux sons de la musique.

Si vous voulez vous distraire, achetez les *Lettres d'un étudiant*. C'est un récit où tous peuvent trouver de l'amusement en lisant. Beau style, variété, etc., tout y est. G. A. et W. Dumont, 1825, rue Sainte-Catherine.